

Bossard Henri Charles Marie
94 rue des Pyrénées, Paris

à Berthe Louise Julie Le Pécard
94 rue des Pyrénées, Paris

Le 1^{er} février 1915, Massiges dans la Marnes

Ma tendre Berthe

Cela fait un an que nous sommes mariés. Un an où je fus le plus souvent loin de toi et où le temps fut long et douloureux sans ta présence. J'espère de tout cœur que tu vas bien et tu ne manques de rien. Merci pour la conserve de risettes de poulet que tu m'as envoyée avec ta dernière lettre le 1^{er} décembre, ça m'a fait du bien de manger, merci.

Dans cette lettre tu m'as demandé comment se passait cet hiver dans nos tranchées. Et bien c'est un enfer ! Depuis novembre nous ne bougeons pas et nous avons l'impression que notre présence est inutile. Beaucoup de mes compagnons meurent de froid, de faim, de fatigue de maladies ou tout simplement tués par l'ennemi. Les tirs d'artillerie allemande sont plus intenses que jamais. Les éclats d'obus fusent au-dessus de nos têtes en soulevant des gerbes de terres. Je dors peu et habillé, les repas sont composés essentiellement d'un bout de pain et d'une soupe fade, une fois par semaine, on a le droit à un morceau de viande. L'autre jour, j'ai retrouvé au fond de ma poche quelques grains de café, quelle joie ! La boue, la neige, le froid n'arrangent rien ! Les fusils s'enrayent souvent à cause du gel et quand de la neige tombe, elle perturbe notre champ de vision. Bien sûr le froid de l'hiver nous gèle et il est très dur à supporter surtout que nos journées pour la plupart ne sont pas très animées. Parfois nous nous amusons à jouer avec des rats. Ces moments sont joyeux et on en a tous besoin. Je ne peux me changer que très rarement et mes vêtements sont sales et recouverts de boue. Mes cheveux et ma barbe ont considérablement poussé, et les poux commencent à m'envahir. Le « No man's land » avec tous les cadavres nous apporte une odeur immonde.

Demain ou dans quelques jours, les Allemands attaqueront sûrement et il faudra tenir bon. La dernière fois, mon ami Gaston et le père Dominique furent tués par une mitrailleuse allemande. Est-ce un miracle de ne pas subir le même sort que mes compagnons moins chanceux ? Je l'ignore mais si je dois tomber plus tard, je préfère mourir dignement comme eux, en défendant ma patrie que de rester là à regarder ces combats incessants. Ce qui est drôle c'est qu'on se bat contre des hommes au même cœur que nous, au cœur tendre et rempli de gentillesse. À Noël, ils ont chanté et dansé, et j'ai compris à ce moment-là que comme moi, ils préféreraient ne pas être là mais ils y étaient obligés. Je ne suis pas sûr de revenir à la maison te voir une dernière fois. Si c'est le cas, promets-moi de te relever et de continuer à vivre en combattant cette terrible épreuve que nous traversons.

Bien à toi, ton mari qui t'aime fort, je t'embrasse.

Henri